



# **LE BAL DES POURRIS**

**Un roman de**

**Christian Moriat**

# LE BAL DES POURRIS

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants cause, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

## PROLOGUE

### Le capuchon ou le complexe de la taupe

*Ecoute-moi, Sylvain, mon petit-fils ! Ecoute-moi bien ! Toi qui sors dans la rue en frôlant les murs, capuchon sur la tête, jean troué, pendant sous l'entrejambe, et casque entre les deux oreilles. Toi qui t'enfermes dans ta musique comme une taupe claquemurée à vingt lieues sous la terre ... ! Si on peut d'ailleurs appeler cela de la musique !*

*Qu'est-ce que c'est que tout ce tintamarre... ? Ces pétarades ? Ces détonations ? Ce chahut grinçant de métal rouillé... ? C'est de la musique de tranchées ! De la musique de 14-18. Quand autrefois chantaient les marmites et autres fusils à baïonnettes...*

*Ecoute-moi petit ! Ecoute-moi. Si tu m'entends... ! Pardon ? C'est du « hard-métal » ? J'ai entendu le même air quand j'étais en mission chez les FTP. Lorsque les Boches vidaient sur nous leurs chargeurs. Et crois-moi, à cette époque-là, on ne s'embarrassait ni de l'harmonie ni du contrepoint. Il n'empêche que cela ressemble étrangement à ce que tu écoutes en ce moment. Avec tant de passion !*

*Mais le pire, c'est que tu la mets si fort ta « boîte-à-bruits » que ton entourage est obligé de s'éloigner ! Pour ne pas avoir les oreilles cassées. Alors, tu la mets pour qui ? Pour toi ? Ou pour nous ?*

*Ce qui est grave vois-tu, c'est qu'avec toi, on ne peut ni t'aborder ni converser.*

*Tu nous repousses mon petit-fils. Tu nous repousses et tu t'isoles. Et comme tu donnes toujours l'impression de préparer un mauvais coup - pire ! - on t'évite.*

*C'est vrai quoi ! Quelles raisons avez-vous, les jeunes, pour adopter cet art ô combien détestable de l'isolement et de la dissimulation ?*

*Haïssez-vous à ce point le monde que vous cherchez à vous mettre à l'écart ? Est-ce vous qui vous éloignez de nous ? Ou vous qui nous rejeter ? Et ce choix, est-il délibéré ? Ou bien est-ce encore une de ces modes singulières comme autrefois le port de la mini-jupe pour les filles ? Les cols Mao ou les « pattes d'eph » pour les garçons ?*

*Là, au moins, on se découvrirait. On n'avait pas peur d'en montrer. Et parfois plus qu'il ne fallait. Maintenant c'est le contraire. Vous vous enfermez. Vous êtes couverts de la tête aux pieds ! Même en plein été.*

*Auriez-vous contre nous quelque grief ?*

*En ce cas que vous a-t-on fait ? Ou plutôt que ne vous a-t-on pas fait ? Nous qui vous avons tant donné ?*

*D'où vous vient ce « rejet-des-autres », qui vous pousse à couper les ponts... ?*

*Je m'interroge.*

*N'est-ce pas simplement « pour faire comme tout le monde » ? – une mode comme je le disais tout à l'heure ? Ou un moyen imbécile de vous identifier ? D'appartenir à la « caste des jeunes »... ? - Une nouvelle religion en quelque sorte ? Un nouveau crédo ?*

\*\*\*

*A quoi bon copier ces petits crétins qui utilisent cette méthode, afin de cacher sous un morceau de chiffon, le vide qui bée sous leur crâne borné ? Histoire de faire croire qu'ils ont un cerveau ?*

*Je m'interroge encore.*

*A moins que vous n'ayez pas suffisamment de cran pour regarder la vie dans les deux yeux... ?*

*Vous avez peur. C'est cela. Je pense... Vous avez peur. Et cet accoutrement et tout cet appareillage de fils qui pendent de vos oreilles, c'est le moyen que vous avez trouvé pour vous dérober ?*

*Ne seriez-vous pas plutôt des adeptes du « Courage, fuyons ! » Mais vous n'osez pas le dire. De crainte qu'on se moque de vous.*

*Je m'interroge toujours.*

\*\*\*

*Allons ! Un peu de nerf, que diable... ! Redresse-toi, Sylvain ! Relève la tête ! N'aie pas peur ! Et fais-nous voir la belle fraîcheur de ton visage d'adolescent ! La lumière de tes*

*yeux ! La soie blonde de tes mèches ! Et l'arc de ton sourire sur tes lèvres ! Bref, tout ce que t'ont offert tes parents - qui sont aussi mes enfants - pour avoir l'air d'un homme. Un vrai. Et non d'un épouvantail planté tout seul au beau milieu d'un champ et qui aurait peur des moineaux !*

*Ce qu'il faut que tu saches, c'est que vos capuches ne sont ni une affirmation de soi. Ni le souci de protéger votre vie intérieure. Encore eût-il fallu que vous en ayez une... Pardon... ? Vous en avez une ? En ce cas, vous la cachez tellement bien qu'on ne la voie pas.*

*Vos capuches, ne sont rien d'autres que l'insigne de votre appauvrissement. De votre dérobade. Et de votre capitulation...*

*On a tant à apprendre des autres ! Pourquoi s'en priver ?*

*Et si les jeunes savaient ce que le Bon Sens pense de leur déguisement, qui consiste à se camoufler pour mieux se singulariser, vous iriez immédiatement vous rhabiller ! Mais il y a longtemps – hélas ! - que le Bon Sens n'a plus voix au chapitre.*

\*\*\*

*Pardon... ? La vie est dure, dis-tu... ? Mais la vie est comme on la fait.*

*Crois-tu qu'elle ait été plus tendre pour ton aïeul, mort dans on ne sait quelle tranchée ? Du côté de Verdun ?*

*Crois-tu qu'elle ait été plus douce pour tes arrières grands-parents, Maurice et Muguette Martin, torturés en leur Ferme des Coulons ?*

*Que dirait mon frère, ton grand oncle, descendu par la Milice pour avoir secouru des gosses qui crevaient de faim ?*

*Et nous, tes grands-parents, que dirions-nous, FTP de la première heure, combattants dans le sang, dans la sueur et dans la boue ?*

*Si nous nous sommes battus, c'est pour que vous soyez libres ! Tu comprends mon petit ? LIBRES... !!!*

*Si c'est pour vous voir gaspiller la Liberté que nous t'avons donnée, cela valait-il la peine de nous battre ?*

*Je m'interroge toujours et encore.*

*Ah ! Elle est belle pourtant la Liberté ! Et vous n'êtes même pas foutus de vous en servir !*

\*\*\*

*A moins que vous nous reprochiez de vous avoir mâché le travail... ? Ca, c'est possible... Mais, ne crains rien, petit ! Il en reste ! Parce que la Liberté, vois-tu, c'est fragile. C'est juste une petite flamme. Une toute petite flamme.*

*En 70, en 14 puis en 39, des Vandales sont venus. Et ils ont tellement soufflé dessus qu'ils ont réussi à l'éteindre. Momentanément... Car nous, on était là, bien présents. On veillait. Et on a réussi à la rallumer...Mais, crois-moi. C'était loin d'être gagné...*

*La liberté c'est ce qu'il y a de plus cher au monde, Sylvain. Il y en a tant qui ne l'ont pas ! Vous autres jeunes, n'allez pas nous la gâcher ! Entretenez-la et transmettez-la à vos enfants, telle que nous vous l'avons léguée.*

*D'autant plus que dans le monde, et à l'intérieur même de notre pays, il y en a pas mal qui tentent encore de souffler dessus. Aidés en cela par des gouvernements de carnaval, prêts à tous les compromis. Au nom du pouvoir, du carriérisme et de l'argent.*

*C'est ainsi que cela a commencé, il y a peu. Et on sait comment cela a fini.*

*Je sais de quoi je parle, puisque je l'ai vécu.*

\*\*\*

*Retire ta capuche, petit ! Et ouvre-toi au monde ! Avec force, avec courage, avec détermination !*

*Sois juste, généreux, tolérant. Agis toujours avec discernement. Préfère la ligne droite aux trajectoires tordues. Rappelle-toi qu'elle restera toujours le plus court chemin d'un point à un autre.*

*Puis, pour que nos efforts n'aient pas été vains, pour que tes aïeux ne soient pas morts pour rien, sois intraitable avec le fascisme et le fondamentalisme. Avec les extrêmes, point d'accommodements, point d'accords, point de laisser faire, point de laisser dire qui conduisent inéluctablement à l'esclavage !*

*Avec les extrêmes, de la Fermeté avant toute chose !*

*Et souviens-toi, petit, que la Liberté n'a jamais été un droit acquis. C'est quelque chose que l'on doit aller chercher et quand on l'a, on se doit de la garder et de la protéger. Un peu comme le feu à l'âge de pierre.*

*Finalement, rien n'a changé depuis.*

\*\*\*

*Alors, de grâce ! A quoi rime ce camouflage ? Qu'il soit mode, aveu de faiblesse, capitulation, ce n'est rien de moins qu'automutilation. A l'instar de ces gens qui se crèveraient les yeux pour ne pas voir. A l'instar de ces gens qui se couperaient la langue pour ne pas parler. A l'instar de ces gens qui se perceraient les tympanes pour ne pas entendre.*

*Jouis de la Liberté qu'on t'a donnée ! Jouis-en. Sans toutefois déborder sur l'Autre. Ton voisin. Qui comme toi, en a besoin aussi.*

\*\*\*

*Alors, toi, « le camouflé », j'aimerais que tu m'aides à comprendre :*

*Que signifient ces hommes cachés derrière leur barbe, leur turban, leur casquette ou leur capuchon ?*

*Que signifient ces femmes cloitrées derrière le grillage de leur burqa ?*

*Que signifient ces gens cadenassés derrière leurs murs ? Derrière leurs haies ? Derrière leur clôture bâchée ?*

*Que signifient ces automobilistes dissimulés derrière leurs vitres teintées ?*

*Que signifie cette police, enfermée à clef dans les commissariats... ?*

*Alors que jamais nous n'avons été autant surveillés !!!*

*Car aujourd'hui, on ne compte ni les robots, ni les radars, ni les caméras cachées...  
Qui servent à observer et à réprimer. Sans intervenir directement.*

*Le 21<sup>ème</sup> siècle, c'est le siècle de la Peur, de l'Egoïsme et du Repli sur soi... C'est le siècle du « Respect- de- la- différence. » De celle qu'on accorde à la minorité « forte-en-gueule », au détriment de la majorité aphone. Nous sommes malades. Atteints du « Complexe de la taupe ». Qui consiste à voir sans être vu ! Et ce qui est pire, sans réagir.*

\*\*\*

*Maintenant, ça suffit !*

*Bas les masques ! Réveille-toi, petit ! Enlève-moi cette capuche ! Retire tes voiles, tes grillages, tes turbans ! Et ouvre la fenêtre ! Ouvre la porte à deux battants et laisse entrer la lumière ! Finie l'obscurité qui fait faner les fleurs ! Fini le retour à l'âge de pierre ! Fini l'obscurantisme qui verrouille les cerveaux !*

\*\*\*

*Un beau jour, une poignée de dégénérés ont forcé toute une communauté à porter l'étoile jaune. Laquelle se voulait la marque de la déchéance et du mépris - Alors que le premier à vouloir l'imposer n'aurait même pas été digne de la porter ! - Puis l'ont parquée dans des camps. Puis l'ont marquée au fer dans sa propre chair. L'excluant du ban de la Société...*

*Combien aurait-elle donné, cette communauté, pour en être dispensé ?*

*Alors, mon petit, ne vas pas encore nous inventer une autre façon de se distinguer !  
Cela pourrait donner des idées.*

*Sois le « terroriste » de l'intolérance... « Terroristes », comme nous appelaient des Nazis qui ne se privaient pas, eux, de piller, de torturer, d'assassiner !*

*Vas-y ! Secoue-toi ! Et sonne le rassemblement, car à toi tout seul tu n'y arriveras pas... - En cas d'échec, vous aurez au moins eu le mérite d'avoir essayé - Et votre vie aura au moins servi à quelque chose. Il y en a tellement qui se laissent « porter » !*

*Bien sûr, il y en aura toujours qui passeront à travers les mailles. Une petite minorité plus rouée que les autres.... Je sais. C'est injuste. Mais qu'y puis-je ?*

\*\*\*

*Justement, c'est de l'un d'eux que j'aimerais t'entretenir aujourd'hui. Albert Fauconnier qu'il s'appelle. « Monsieur Albert », comme disent encore les gens du pays. Cet ancien « résistant-collabo », ex- patron de la scierie. Aujourd'hui à la retraite.*

*Regarde. Nous sommes juste devant sa propriété.*

*-Oh ! C'qu'elle est bath !*

*-La plus belle de Balmont !*

*Si tu savais...*

## CHAPITRE 1

### Une demeure de caractère

*Tu sais, petit*, il est des maîtres qui ne méritent pas les maisons qu'ils habitent. Tant elles dégagent d'esthétisme et de force d'âme. Contrairement à leurs propriétaires. On les appelle des demeures de caractère. Leur élégance et leur noblesse les faisant entrer tout droit dans la prestigieuse catégorie du patrimoine national.

C'est justement le cas de celle-ci. *Vise un peu la situation !* Elle est bien placée à l'angle de la rue Jean-Baptiste Say et Claude Bernard, dans notre bonne ville de Balmont-sur-Giron. On pourrait même dire qu'elle est si grande qu'une seule rue n'a pas suffi.

Superbe propriété en effet !

Mais, combien de pots de vin pour ce corps de logis, fin 19<sup>ème</sup>, dû au génie d'un Adrien Dubos, au sommet de son art ?

Cette imposante bâtisse flanquée de deux tours, où le rose tendre de la brique vient harmonieusement couper en façade le blanc verbiage de la pierre, a un cachet tel que celui qui la voit pour la première fois, n'est pas prêt de la chasser de sa mémoire.

Mais aussi combien de compromissions pour cet élégant escalier, dont les marches se disputent l'honneur d'essuyer les souliers vernis des couples de bourgeois, venus s'encanailler, le temps d'un samedi soir... ?

Tiens ! Y aurait-il encore bal, cette nuit ? Comme il y en eut autrefois ? Sous le bienheureux régime de Vichy ? Epoque faste pour tous ces opportunistes avides d'argent, d'honneur et de gloire... mal placée. Ces bousiers insatiables qui fleurirent sur les tas de fumier de l'Occupation, à l'ombre des kommandanturs. En toute impunité. Malgré le peu d'indulgence qu'ils manifestaient envers leurs concitoyens. Et qui, le moment venu, surent réintégrer la vénérable confrérie des bien pensants et des culs bénis, celle qui tenta de faire oublier à un monde soudain frappé d'amnésie, qu'il y a peu, elle ne fut ni une communauté d'enfants de cœur ni une armée de petits Jésus.

Et combien de menées sourdes, d'intrigues et de manigances pour ce joli toit d'ardoise de Trélazé ? Et sa forêt de cheminées, qui donne une idée du nombre de pièces à feu qui sont, à l'intérieur, autant de confortables alvéoles aux rayons de ce gigantesque rucher pour abeilles de luxe ? Même si l'on y rencontre davantage de poules et de poulets que de mouches à miel !



Puis, combien de machinations pour ces vastes baies vitrées à lamelles de verre ambré, où, dès la tombée du jour, l'on peut voir danser les ombres, à la lumière vive des lustres en cristal de Bohême finement taillés à la main, selon une tradition chère aux maîtres verriers du 16<sup>ème</sup> ?

Combien de manœuvres et de micmacs pour ces plafonds de cinq à six mètres de haut, en stuc d'époque ? Plafonds peints ou sculptés, dotés d'une savante recherche de la perspective ; le tout enrichi de moulures en relief ou de dessins en damiers, de style souvent baroque et jouant habilement avec la lumière. L'ensemble ayant été réalisé avec tact, avec mesure et sans faute de goût.

Combien de tortures infligées, combien de larmes et de sang versés pour s'offrir aujourd'hui les services de tous ces vassaux qui, de la cave au grenier, en passant par les cuisines, les salons, les chambres, les boudoirs, les alcôves, veillent à l'entretien de la propriété ?

Sans oublier le grand parc arboré qu'il faut entretenir, avec ses vastes bassins, ses serres, sa piscine, et son court de tennis - Il ne s'agirait pas, qu'au cours d'un set, la balle de Monsieur Albert Fauconnier, connaisse un faux-rebond. Lui, qui, tout au long de sa vie a connu des trajectoires plus tordues que celles d'une balle de tennis.

Mais Monsieur Albert, célibataire de métier mais jamais à court de maîtresses, a des exigences qui doivent correspondre à son statut social. Et ce, même dans ses loisirs les plus anodins !

Cependant, et comme je viens de te l'indiquer, la conduite de Monsieur Albert Fauconnier, n'a pas toujours été aussi lisse qu'un court de terre battue. Peu s'en faut !

Certes, comme tous les enfants de son âge, il a recopié quand il était gamin, dans son cahier du jour, avec sa plume sergent-major toute neuve, les belles sentences moralisatrices que son maître écrivait à la craie blanche sur le noir tableau de la communale : « *Qui mal veut, mal lui arrive* » ou bien d'autres foutaises comme « *Qui vole un œuf, vole un bœuf* », ou mieux encore « *Bien mal acquis ne profite jamais !* »

Mais ces belles maximes, qu'il a scrupuleusement consignées, en tirant certainement la langue, tant il a dû y mettre d'attention, n'ont malheureusement pas été suivies d'effet. Car, entre l'enfant qu'il a été, bien avant la guerre et le triste personnage qu'il est devenu pendant, il y a eu un fossé qu'il s'est vite empressé de franchir. Et dans les deux sens. Puisqu'on le retrouva à la Libération blanc comme neige - Des « opportunités » lui ayant permis de se racheter une conduite, qui avait été passablement écornée - Car tout s'achète, Sylvain. Tout. Hélas ! Même la conduite... Tout du moins pour ceux qui ont de l'argent. Et lui, en avait. Et bien davantage à la fin des hostilités qu'au début.

Quoi qu'il en soit *et je peux te l'assurer* : ce qu'on peut enseigner à l'école est faux. Le mal se retourne rarement contre son auteur et, par voie de conséquence, « *bien mal acquis* » profite inéluctablement au truand ! Pour peu qu'il soit rusé. Pour peu qu'il ait des relations...

Mais, *comme je te l'ai déjà signalé*, avec un portefeuille bien rempli, on en a toujours des appuis et sans les chercher. L'argent appelant l'argent. Et les mouches avec.

C'est ainsi que se rassemblent les riches, lesquels forment le clan des notables, dans les petites villes de province, comme Balmont. Où ils peuvent paradoxalement parader, ayant partout leurs entrées, malgré toute une vie consacrée à la débauche et à la crapulerie !

On les voit toujours à la messe le dimanche ou autour d'un monument aux morts les jours de 11 Novembre ou bien encore derrière une paire de ciseaux, pour couper le ruban, à l'occasion de je ne sais quelle inauguration, qui n'engage que le porte-monnaie du contribuable. Rarement le leur !

Finalement, depuis la nuit du 4 Août, les Privilèges n'ont pas été abolis pour tout le monde. Ils n'ont fait que de changer de mains. C'est tout.

Or, l'argent peut tout. Et notamment absoudre les pires délits et blanchir les pires atrocités. Tout en attirant le respect béat de la populace imbécile. Car, on ne sait jamais. C'est que Monsieur Albert a le bras long. Aussi s'agirait-il de ne pas se le mettre à dos. Il pourrait à tout le moins être utile. Un jour...Sait-on jamais ?

*Quand je te disais qu'il y a sur terre des gens qui sont au-dessus des lois !*

Tel est Monsieur Albert Fauconnier, devenu, par on ne sait quelle opération du Saint-Esprit « Président de la Chambre du Commerce et de l'Industrie » et résidant à Balmont-sur-Giron. Puis, par la même occasion, au nom du cumul autorisé, Député de notre circonscription !

ET POURTANT... !

## CHAPITRE 2

### Nuit d'horreur à la ferme des Coulons

*Avant de poursuivre, Sylvain, je dois t'entretenir d'un cauchemar qui vient souvent hanter mes nuits. Et encore maintenant... Il est à la fois étrange, cruel et effrayant. Mais, rien de plus normal, car, après la nuit où je l'ai fait, plus rien n'a été comme avant.*

*En deux mots, le voici...*

Devant moi : un mur entièrement couvert de miroirs et trois ouvertures à guillotine. Rigoureusement identiques. Mais très basses. Si basses qu'il faut se baisser pour s'y faufiler. Or, une seule s'ouvre sur la liberté. Laquelle ?

Personne ne m'a expliqué les règles de ce jeu pervers. Personne. C'est l'instinct qui me les a dictées.

Je sais... ou plutôt, je pressens, que j'ai une chance. Une seule. De m'en sortir... Il s'agit de ne pas se tromper. D'autant plus que, derrière moi, le mur opposé se rapproche inéluctablement de la cloison tout en glace, qui lui fait face. Me poussant malgré moi vers l'avant.

Si je ne prends pas une décision rapide, je vais être pris en sandwich. Broyé entre les deux mors de cet étau improvisé. Comme tous ces martyrs, dont le sang a dessiné l'empreinte, et que je vois sur les deux murs opposés. Il y a même une forme rouge. Toute petite. Celle d'un enfant. Sans aucun doute...Quelle horreur !

Comme quoi les bourreaux sont dénués de toute humanité.

Et ce qui est étonnant, c'est que les taches immondes, prouvent que les malheureux sont morts debout. Ce qui, réflexion faite, obéit à une implacable logique. En effet, après avoir vainement cherché la sortie, ceux-ci, pressés qu'ils étaient par l'inexorable tenaille, se sont mis debout. Dans un dernier réflexe. Pour retarder la terrible échéance...

Y a-t-il au monde raffinement plus diabolique que celui de forcer la victime à regarder sa propre mort, de ses propres yeux, par le truchement d'un jeu de miroirs ? Je vous le demande. C'est ce qui s'appelle voir la mort en face. Et le mécanisme de cette abominable torture ne peut avoir été inventé que par un cerveau malade. Or, dans cette époque troublée que constitue l'Occupation, il n'y a rien d'étonnant, tant les malades sont légion.

Derrière moi, le mur peint à la chaux, rouge du sang des suppliciés, lentement, va se plaquer contre la glace, et chaque tache placée en vis-à-vis, va retrouver son double, dans une symétrie géométriquement démoniaque.

Si je connaissais l'enfant de salaud qui m'a enfermé dans cette pièce sordide !

Mais vite ! Il faut que je prenne une décision. Porte 1... Porte 2... Porte 3... ? Oui... Mais laquelle choisir ? Si je me dépêche, peut-être aurai-je le temps d'en ouvrir une ou deux... ? Trois... ce sera trop juste.

Puis, qu'est-ce qui m'attend derrière ? De toute façon, mourir pour mourir, je ne veux pas périr écrasé ! Et je sais que j'ai une chance... Une seule...

Allez ! Le temps d'une hésitation et je me jette à l'eau... Porte 3... Je m'accroupis. Soulève le rideau déroulant. Et je m'engouffre à travers l'étroit passage... Un boyau... Un long boyau. Pas très haut mais très étroit... Et qui m'oblige à ramper... Un mètre, puis deux... Sur les coudes...

Ce qui m'intrigue, c'est cette lumière que j'aperçois et qui m'attire comme un aimant...

Je progresse... Cinq mètres... dix mètres... Un virage... Vite... ! Plus vite... ! Mes coudes sont en sang... Le couloir n'en finit pas... La lumière se fait plus vive... Tiens ! C'est plus haut ici... Je peux marcher cette fois... Mais le dos courbé... Quinze mètres... Vingt mètres... Le tunnel se redresse. Cette fois je peux me redresser... Cela va mieux. Vite... ! Vite... ! Encore plus vite... ! Un virage, de nouveau ... Et là, qu'est-ce que je vois... ? Devant moi... ? A une quinzaine de mètres... ? Sur fond de lumière crue... ? La gueule béante d'une mitrailleuse... Montée sur un trépied... Pas moyen de s'échapper ! Même en rebroussant chemin. Puisque le canon est dirigé vers la sortie du boyau. Du temps que je regagne un virage, pour être hors de portée, je serai tué...

La clarté est telle que je ne vois pas les soldats... Même si je parviens à deviner deux ombres... - Qui me dit d'ailleurs que ce sont des militaires ? - Je l'ignore. Mais je le suppose. Sans doute le tireur et son comparse, celui qui guide le passage de la bande de munitions dans la chambre. Demi-tour ! Vite !

Tacata catac... !!! Au secours... ! Tacata catac... !!!

Comme c'est bizarre, aucun son ne sort de ma bouche... ? Au secours ! Au secours... !

\*\*\*

*C'est à partir d'ici, mon petit, que le rêve devient réalité...*

\*\*\*

Qu'est-ce que c'est que ce bruit... ? On dirait qu'on frappe à la porte de la maison de mes parents ? Et les chiens qui poussent des hurlements... ? Leur habitation est loin pourtant. Preuve qu'on doit frapper drôlement fort !

« Qu'est-ce qu'il se passe donc ? »

C'est mon frère Jérôme qui vient de se réveiller en sursaut. Nous dormons tous les deux, dans la soupenne, au-dessus des vaches. Et, tout comme moi, il vient d'être tiré de son sommeil. Je le vois, dressé sur un coude. L'oreille aux aguets. Après s'être brutalement débarrassé du foin qui le recouvrait.

Ouf ! Les murs qui se referment, les ouvertures à guillotine, le couloir- qui -n'en- finit-pas, la mitrailleuse... tout cela n'existait pas. Il ne s'agissait que d'un horrible cauchemar... !

Finalement, je risque de quitter un cauchemar pour entrer dans un autre, qui ne vaut guère mieux. Et celui-ci est bien réel, cette fois.

J'ai froid. En dessous, les bêtes, dérangées, viennent de remuer. L'une d'elle vient de beugler... Quelle heure peut-il être ? Il fait clair comme en plein jour. A travers le vasistas, scintillent les étoiles, coupantes comme des éclats de verre. Il gèle au-dehors. Je comprends mieux pourquoi la clarté était si vive dans mon rêve.

Trois heures du matin. Qui peut bien faire autant de bruits ? Pour qu'on les entende de l'étable où nous dormons ? Ils vont finir par casser la porte!

Soudain, des cris : « Öffnen Sie die Tür! Ouvrez ! Schweinerei! Bande de cochons ! »  
Des Boches ! Ce sont des Boches ! Et ils sont là !

Sans s'être concertés, nous nous levons en quatrième vitesse. Nous précipitant vers le vantaill vitré. De là, on peut voir ce qu'il se passe dans la cour de ferme.

Rapidement, je dégage le bras métallique de l'emprise du clou qui empêche la lucarne de s'ouvrir de l'extérieur. Et je le pousse vers le haut. Relevant ainsi la lourde vitre à châssis métallique.

Il gèle. Le rebord du vasistas est blanc. Le zinc luit sous la lune...

Tous les deux grimpés sur un tabouret, en équilibre sur un pied, la tête au dehors, nous inspectons les lieux.

Un camion militaire dans la cour... Un camion bâché et une jeep.

Puis une bande de sauvages en tenue vert de gris, en train de s'acharner sur la porte, à grands coups de crosses de fusils. Derrière eux, plus loin... à une dizaine de mètres... un homme grand... vêtu d'un ciré noir qui lui bat les mollets... et coiffé d'un large chapeau bordeaux - est en train d'allumer une cigarette.

« Ouvrez ! Cochons ! Terroristes !

-Voilà ! Voilà ! J'arrive, » entend-on.

C'est Maurice Martin, mon père nourricier, en chemise de nuit et bonnet de coton, qui vient d'ouvrir. Aussitôt, c'est la ruée. Le malheureux est immédiatement refoulé vers l'intérieur. Manu militari.

Des coups qui pleuvent. Des cris, encore des cris... - Je reconnais la voix de Muguette, sa femme, ma mère d'adoption... - Des cris puis des pleurs... Ceux de Rose et de Pierre, mes frère et sœur, leurs deux enfants.

Et c'est la curée. Des vitres qui volent en éclat. Des meubles qui sont jetés par les fenêtres du rez-de-chaussée. Puis du premier. Lesquels explosent en atterrissant sur le sol gelé de la cour...

Là, ce ne sont que sommiers démantelés, matelas de plume éventrés, édredons ouverts, oreillers déchiquetés, traversins percés.

Ici, ce ne sont que tables, chaises et fauteuils aux pieds cassés.

Ailleurs c'est une commode brisée.

Plus loin, c'est une armoire aux portes arrachées.

Puis il y a des tiroirs. Un buffet. Des assiettes. De la vaisselle. Des casseroles. Un pot à lait qui a perdu son couvercle. Et qui roule... roule... roule... En émettant un bruit presque déplacé.

Une glace encore. Une glace et des livres. Beaucoup de livres et des jouets. Des peluches. Un nounours. Une poupée. Un mouton en caoutchouc qui couine en touchant le sol. Puis encore des tableaux, puis des cadres, d'où s'échappent des photos déchirées.

Tout s'envole. Tout plane. Tout voltige...

La plume est partout... On dirait qu'il neige !

Sans compter les hurlements des chiens. Nos chiens soudain devenus fous. Et qui tirent sur leurs chaînes. A les briser.

Les représentants de la race supérieure se livrent à un véritable saccage. Donnant ainsi aux primates que nous sommes, une véritable leçon de barbarie. Mais ils savent, ces sauvages, ils savent qu'en éliminant les biens, ils détruisent aussi les hommes. En ce qu'ils ont de plus cher. A savoir, leur passé. Avec leurs meubles et tous les petits objets du quotidien. Certains n'ayant d'ailleurs qu'une valeur affective. Mais ils y tiennent car c'est à eux et ils les ont accompagnés leur vie durant.

Ce sont des souvenirs, un mobilier ancien provenant d'un héritage ou bien de simples achats coups de cœur. Et que les Martin ont acquis pour leur utilité ou simplement parce qu'ils les ont aimés - Encore que nos patrons étaient gens peu dépensiers - Mais ils étaient là. Et bien là. Depuis tant et tant d'années. Objets muets, mais ô combien diserts, que leurs propriétaires, et souvent avant eux, leurs aïeux, parfois même les aïeux de leurs aïeux, avaient touchés. Maniés. Caressés. Et qui portaient encore l'empreinte calleuse de leurs mains. Pour peu qu'on leur prête attention.

Mains faites pour le travail. Mains chaleureuses. Mains faites pour en serrer d'autres. Mains faites pour l'accueil et le partage. Mains trop tôt parties et sur un néant trop tôt refermé... Ce n'était pas seulement un massacre. C'était un viol. Un viol véritable! Prémédité, minuté et minutieusement orchestré.

\*\*\*

Vite ! Il ne faut pas moisir ici. Nos pantalons, nos chandails, nos cache-nez, nos bérets, nos canadiennes...

Vite ! Vite ! Nous nous ruons sur nos revolvers, dissimulés sous la paille et sous le foin. Armes qu'on avait cachées pour le « jour-ou ». Et ce jour-là est arrivé... C'est le

moment, pour nous, de nous en servir.

Vite ! Encore plus vite ! Deux ou trois paquets de cartouches. Histoire de nous rassurer. Ou de nous couvrir en cas de poursuite. Mais armement combien dérisoire, tant nos visiteurs sont nombreux.

Vite ! Toujours plus vite ! Une brassée de foin par ci, une brassée par là, pour éliminer toute trace de l'endroit où l'on a dormi.

« Vas-y Jérôme ! »

En un clin d'œil, mon frère est sur le tabouret. Pour gagner la lucarne... A seize ans, pour lui, ce n'est qu'un jeu d'enfant.

Vite ! Vite ! Vite ! D'un coup de pied, je balance le tabouret dans un coin de la soupenette. Pour ne pas que les Boches devinent que nous venons de fuir par les toits. Car, après le corps du logis, nul doute que les barbares vont passer au crible, étable, remises, vinée, écurie, poulailler et tout ce qui est susceptible de servir d'abri.

Une fois sur le toit, il me tend un bras que je saisis au passage, après avoir pris mon élan. Un petit rétablissement. Et hop ! Grâce à son aide, je parviens à me glisser par l'étroite ouverture.

Puis, nous refermons le vasistas derrière nous. En glissant la main sous la vitre, pour guider le bras métallique, de manière à ce que la pointe, plantée dans la poutre, puisse s'insérer dans le trou percé à cet usage. Ce que je ne parviens pas à réaliser du premier coup... Enfin ! Après plusieurs tentatives, ça y est ! J'ai réussi.

\*\*\*

Nous avons de la chance. La cour est déserte. Pour l'instant. Les Fritz sont trop occupés à détruire. A l'intérieur. Mais nous ne pouvons pas rester là. Nous devons déguerpir rapidement. Nous formons une cible trop idéale pour celui qui s'aviserait de mettre le nez à la fenêtre. Nous avons pris suffisamment de risques jusque là. Et cela tient même du miracle de nous en tirer à si bon compte ! Pour le moment.

Vite ! Encore plus vite ! Il faut absolument nous cacher derrière le pan invisible du toit. Où, bien dissimulés derrière la faîtière, nous pourrions tout observer à notre guise... Et sans être vu !

La pente est raide. C'est haut. J'ai peur pour mon petit frère. Je sais qu'il souffre du vertige... Qu'il ne regarde pas en bas, surtout ! En plus, la progression n'est pas facile, car le gel a poli le grain des tuiles. Et les a rendues glissantes. Or, et nous le savons, une chute serait mortelle. Quasiment. Car nous sommes bien à une bonne dizaine de mètres du sol. Au jugé.

Malgré tout, bien plaqués contre le tuilage, nous ne faisons qu'un avec le toit. Avançant avec d'infinies précautions. Mais pas assez vite à mon gré. Le danger est toujours présent. On peut être vu.

Sans compter nos chiens qui n'arrêtent pas de hurler ! On va finir par se faire repérer. Allez ! Un peu de courage... Nous n'avons pas le choix. Mais surtout, ne pas se retourner ! J'encourage Jérôme à voix basse ...

Zut ! Une tuile qui vient de se déchausser ! La voilà qui descend... Avec le bruit qu'elle fait, on va se faire repérer. C'est inéluctable... Quelques secondes d'angoisse. Des secondes qui durent et qui durent... Une éternité...

Là-haut, Jérôme s'est arrêté... Il a fermé les yeux. Plus mort que vif... Instinctivement, nous retenons notre respiration.

Ouf ! Il était moins une. La voilà stoppée par la gouttière. Je l'aperçois derrière moi, posée en équilibre instable. Mais elle n'est pas tombée. C'est l'essentiel. Même s'il s'en est fallu de peu.

Apparemment, personne n'a rien vu. Personne n'a rien entendu. Aussitôt l'ascension reprend...

Encore un dernier effort... Ca y est. Nous y sommes. Une fois à califourchon sur la faîtière, nous basculons derrière l'autre versant.

Ouf ! Sauvés... Du moins, momentanément. Par contre, pour descendre, j'espère que Maurice n'a pas retiré la charrette de foin. Nous pourrions peut-être sauter à l'intérieur et nous enfuir... ? S'il le faut... Même si c'est un peu haut ?

Avec précaution, mais détermination et à quatre pattes, je traverse le toit à deux pans, parallèlement au faîte, en prenant garde de ne pas glisser et là, qu'est-ce que je vois ? Au pied de l'étable ? A la place de la charrette ?

Une traction avant noire. En plein dans l'angle. A main droite.

Il y a un homme à l'intérieur. Un homme qui se cache. Mais qui ne perd pas une miette de ce qu'il se passe à la ferme des Coulons. Un homme qui, visiblement, ne tient pas à être reconnu. Un civil. Arborant une petite moustache. Et qui fume. J'aperçois le bout incandescent de sa cigarette... Une cigarette qu'il tient entre les doigts de sa main gauche. Et il porte des gants noirs.

Par bonheur, de l'endroit où il est, il ne peut pas nous voir sur le toit. Il est trop près. Juste en dessous. Et, comme il fait froid, il n'a pas ouvert les vitres de sa voiture. C'est la raison pour laquelle, il n'a pas entendu la tuile, tout à l'heure.

Sitôt de retour, j'annonce la mauvaise nouvelle à Jérôme :

« La retraite est coupée. On ne pourra pas descendre. Il y a un gars dans une traction.

-Un gars dans une traction ?

-Oui. Un civil. C'est le Chef. Et il ne tient pas à se montrer.

-Qu'est-ce qu'on fait ?

-On attend.

-Ca risque de durer longtemps. »

\*\*\*



Dans la maison des maîtres, le massacre continue. Dans la cour, les meubles et les objets les plus divers forment à présent, un tas impressionnant. Et ça continue encore de tomber. Au grand dam de nos chiens, pris de folie furieuse.

On les voit, dressés sur leurs pattes postérieures. Gueules ouvertes. Crocs en avant. Yeux injectés de sang. Prêts à foncer. Empêchés qu'ils sont par des chaînes proches de la rupture.

Pan ! Pan ! De la fenêtre, on a tiré...

Le premier, Achille, est tué sur le coup. La décharge, très puissante, vient de l'envoyer en l'air, d'une manière magistrale, puis le malheureux Achille est retombé... sans plus pouvoir se relever. On a entendu, très distinctement, le bruit du corps touchant le sol. Suivi de près par la chute métallique de la chaîne. Lesquels forment à présent un tas dérisoire. Aux maillons singulièrement enchevêtrés.

Quant à Médor, par contre, le second, il se tord de douleur. On l'entend gémir. Mais, le tireur sanguinaire, qui n'en a cure, ne l'achève pas. Trop content de le voir souffrir.

D'où nous sommes, nous l'entendons rire...

Après s'être délecté un moment du spectacle, il finit par quitter la fenêtre, pour aider ses acolytes, dans leur activité de destruction.

Je tirerais bien pour abrégé les souffrances de

**[Pour lire la suite : Cliquer sur l'image de la 1<sup>ère</sup> de couverture de la grille](#)**